

les ont longs de huit à dix pouces, ce qu'on regarde comme une beauté. Ils ont généralement la peau très-noire.

Indépendamment de leur idiome, les Fourains entendent et parlent l'arabe; les procès se plaident dans les deux langues. Après les membres du gouvernement, les faquis ou savans tiennent le premier rang; quelques-uns ont été élevés au Caire, le plus grand nombre n'a eu d'autre instruction que celle qu'on reçoit dans les écoles du pays; ils sont extrêmement ignorans en tout, excepté sur les préceptes du Coran.

Le sultan montre une certaine attention pour l'agriculture; ce n'est pourtant de sa part qu'une habitude machinale de suivre les anciennes coutumes, et non le désir de faire le bien. Au commencement de la saison des pluies il sort accompagné de ses meleks et de toute sa maison, va dans les champs où les cultivateurs sont occupés de leurs travaux et creuse de sa main plusieurs trous où il sème du grain. Le même usage, ajoute Browne, a, dit-on, lieu dans le Bornou, et dans d'autres contrées de l'Afrique. Il rappelle une ancienne coutume dont Hérodote fait mention en parlant des rois d'Égypte, et la cérémonie du même genre pratiquée à la Chine depuis un temps immémorial.

---

## ÉGYPTE.

---

DEPUIS le commencement du dix-neuvième siècle, l'Égypte, objet constant de la curiosité des voyageurs européens, est parcourue d'une extrémité à l'autre sans beaucoup de difficulté. La mémorable expédition des Français a fait disparaître une partie de cette antipathie que les orientaux montraient à l'aspect des chrétiens de l'occident; elle a rehaussé dans l'esprit de ces hommes à préjugés invétérés la réputation des Francs. Un autre événement est venu ensuite faciliter les courses des Européens dans l'antique terre des Pharaons: Mohamed Ali, pacha d'Égypte, n'a pas consenti à n'être comme ses prédécesseurs qu'une espèce de mannequin dont les mamelouks dirigeaient les mouvemens. Par un de ces coups d'état auxquels nos mœurs et nos habitudes nous ont heureusement rendus étrangers, il s'est défait de cette soldatesque turbulente et avide qui mettait le pays au pillage. Sous son administration, l'Égypte qui précédemment était le séjour de la discorde et de l'anarchie, a pu enfin jouir de la paix intérieure. Le voyageur et le marchand traversent aujourd'hui

d'hui avec sécurité cette contrée dont la prospérité ne peut qu'augmenter.

Un si grand nombre de relations d'Égypte a été publié depuis l'expédition des Français, ces ouvrages sont dans les mains de tant de monde, que nous devons nous borner à noter quelques faits nouveaux.

La plus septentrionale des trois pyramides de Ghizé, le Cheops, avait seule été ouverte. Belzoni, voyageur dont nous pleurons encore la perte récente, résolut de trouver l'entrée du Chephren, la seconde de ces constructions gigantesques; après des travaux étonnans, il y parvint. Cette seconde pyramide, placée sur une place plus élevée, paraît plus haute que la première, quoiqu'elle ait vingt pieds d'élévation de moins. L'ouverture que Belzoni découvrit est à une certaine élévation au-dessus de la base; de même que dans le Cheops, cette ouverture donne entrée dans un passage qui a environ quatre pieds carré, sa longueur est à peu près de cent pieds, il descend assez rapidement; quand on est à l'extrémité de ce conduit, on en rencontre un autre qui a six pieds de haut, trois pieds et demi de large, et cent cinquante huit pieds de long; il aboutit à la grande chambre placée au centre de la pyramide; elle a quarante-six pieds de long, sur seize de large, et vingt pieds et demi de haut. Une ins-

cription arabe taillée sur les parois fit connaître que cette pyramide avait déjà été ouverte du temps des Sarrasins. Les murs offraient aussi d'autres inscriptions en caractères coptes. Un grand sarcophage de granit enfoncé dans le sol à l'extrémité occidentale contenait des ossemens. On avait d'abord supposé que c'étaient les restes du monarque enterré dans ce fastueux monument. Ces ossemens apportés en Angleterre par M. le colonel Fitzclarence, furent déposés au musée britannique. Un anatomiste les examina, et les reconnut pour être ceux d'un bœuf. Cette découverte a donné lieu à beaucoup de conjectures; d'un côté on a prétendu que le roi qui s'était fait placer dans ce sarcophage avait voulu rendre ses restes plus sacrés en les mêlant à ceux du bœuf Apis; d'autres ont pensé que les pyramides avaient été la sépulture de cet animal sacré; d'autres enfin ont imaginé que les Musulmans, pour insulter à l'idolâtrie des anciens Égyptiens, avaient déposé ces ossemens dans le sarcophage lorsqu'ils ouvrirent la pyramide.

Le sarcophage a huit pieds de long, trois et demi de large, et deux de profondeur. Le pavé de la chambre a été dégradé en plusieurs endroits dans l'espoir d'y trouver des trésors. Un autre couloir conduit à une chambre moins grande que celle du centre; elle est au nord de celle-ci, et a

une issue qui aboutit à la base de la pyramide; il est possible qu'avec le temps on en découvre encore d'autres.

Belzoni entreprit aussi de débarrasser le grand Sphinx qui est au sud du Cheont. Après des efforts inouis et que le mouvement des molécules de sable roulant constamment sur elles-mêmes rendit long-temps inutiles, Belzoni parvint à faire déblayer la base de cette statue. Il trouva un escalier qui conduisait à la porte d'un petit temple placé entre les pieds du Sphinx.

Le zèle infatigable de Belzoni fut également récompensé dans les environs de Thèbes. En suivant les indices que lui fournissaient les ruines de cette ville, il retrouva six tombeaux dans la vallée de Biban-el-Moulouk ou portes des rois. De tous les monumens qu'on avait découverts jusqu'à présent, ces catacombes sont ceux qui donnent la plus haute idée de la magnificence avec laquelle les derniers Égyptiens ornaient la demeure des morts. Chaque tombeau se compose de plusieurs chambres entièrement taillées dans le roc, ainsi que les galeries par lesquelles on y pénètre, et dont l'une a trois cent neuf pieds de long. Les murs sont partout d'une blancheur éclatante et couverts de fresques aussi fraîches que si elles eussent été peintes la veille. Une de ces chambres entre autres renfermait un superbe sarcophage

d'albâtre long de neuf pieds cinq pouces, large de trois pieds neuf pouces, et haut de trois pieds un pouce; il est diaphane et sonore, et orné, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, de figures dessinées et sculptées avec délicatesse.

Notre compatriote, M. Cailliaud, dans un premier voyage en Égypte, dirigea ses pas à l'est de cette contrée; il allait, par ordre de Mohammed Ali, à la recherche d'une mine d'émeraudes dont les anciens avaient connu l'existence. Ces mines, situées dans le désert, à l'est du Nil, avaient été à diverses reprises exploitées par les Arabes, et même par les Turcs; la tradition s'en était conservée dans le désert, mais aucun Européen ne les avait visitées; M. Cailliaud partit de Redessi, village de la tribu des Ababdeh, situé à deux journées au-dessus de Louqsor. Il s'était fait escorter par deux mamelouks et cent vingt Arabes; le quatrième jour, ils manquèrent d'eau; ce ne fut que le septième qu'ils atteignirent le mont Zabarah qui renferme ces mines: le résultat du travail de M. Cailliaud produisit dix livres de pierres d'un vert pâle et nébuleux. Ces espèces de pierres sont connues dans le commerce au Caire et à Constantinople, soit en gros morceaux dont la taille est unie, soit en pierres percées pour boucles d'oreilles. Les harnais des chevaux du Grand-Seigneur

sont aussi couverts d'émeraudes semblables. Toutes sont sorties des carrières d'Égypte. A l'époque du départ de ce voyageur, en 1818, l'exploitation continuait encore. Non loin des bords de la mer Rouge, M. Cailliaud découvrit une centaine d'habitations très-dégradées; il crut d'abord avoir retrouvé la Bérénice des anciens; mais il paraît plus probable que c'étaient les maisons des ouvriers employés à l'exploitation des mines.

Assez près du rivage et à l'est du mont Zabarah, Bruce, voyageur anglais, avait vu une île aux Emeraudes; c'est probablement la prolongation du même filon: cette île est boisée et inhabitée.

Depuis M. Cailliaud, les mines d'émeraudes ont été reconnues par M. Belzoni qui, sur quelques points, a rectifié les observations de son devancier.

M. Cailliaud fit ensuite un voyage à l'ouest du Nil; ayant traversé le désert vis-à-vis des ruines de Thèbes, il parvint, après quatre jours de marche depuis les bords du fleuve, dans l'oasis d'El-Khargeh, puis dans celle de Dakel. M. Edmonstone, voyageur anglais, a également visité en 1818 ces cantons écartés. Ces voyageurs y ont trouvé trois temples gréco-romains et égyptiens, et plusieurs autres édifices moins importants: des tombeaux égyptiens et romains, et une forteresse romaine avec plusieurs inscriptions

grecques, dont une, qui est au nombre des plus longues et des plus curieuses sous tous les rapports que l'on connaisse, donne des détails très-précieux sur l'administration de l'Égypte.

Ces oasis ont un climat très-variable en hiver; quelquefois les pluies y sont abondantes, et tombent par torrens; d'autres fois le ciel est d'airain, et le manque total de rosée au mois de janvier, prouva aux voyageurs l'extrême sécheresse de l'atmosphère. Il y règne des vents très-violens, entre autres le kamsin ou vent du sud-ouest, nommé avec raison le vent du désert; il souffle fréquemment dans les mois de mai et de juin. La peste y est inconnue; l'usage immodéré des dattes y cause en été beaucoup de fièvres. A cette époque la chaleur y est brûlante, de plus les fontaines sont alors fortement imprégnées de soufre et de fer et chaudes à leur source; on ne peut boire leur eau qu'après l'avoir laissée long-temps refroidir dans des jarres. Heureusement ces fontaines ne tarissent ni ne varient jamais.

Le terrain est léger et de couleur rougeâtre. On le fertilise en l'arrosant par le moyen de petits canaux; on cultive principalement l'orge et le riz: l'orge se sème en octobre et en novembre, et se récolte en mars et en avril; ensuite on s'occupe du riz, pour lequel on a d'autres champs, puisqu'il lui faut une humidité continuelle. Les dattes sont

un objet considérable de commerce avec l'Égypte. Les citrons et les limons sont aussi très-communs dans les jardins.

Les habitans sont des Bedouins qui reconnaissent la souveraineté du pacha d'Égypte, ils lui payent un tribut annuel. Ils sont très-exposés aux incursions des Maugrebins ou Maures de Barbarie, et souffrent beaucoup de leurs déprédations.

Dans quelques parties de ces oasis, on cultive l'indigo, et on prépare les feuilles de cette plante pour en obtenir la fécule colorante qu'elle contient.

Si le pacha d'Égypte a ramené l'ordre et la paix dans cette contrée, le sort des hommes qui l'habitent ne s'est guère amélioré. En passant à Mankié M. le comte de Forbin vit sur le pavé de la cour du cachef une douzaine d'enfans nus, liés deux à deux avec des cordes; ils mouraient de faim et de soif. C'étaient des otages. Ces innocentes et faibles créatures connaissaient déjà les douleurs de la captivité, parce que leurs parens, dans l'impossibilité de payer le miri (l'impôt), s'étaient enfuis au désert. Les Égyptiens, observe le voyageur, sont encore ce qu'ils étaient sous le sceptre des Pharaons; c'est pour un maître qu'ils cultivent leurs terres, c'est pour lui qu'ils couvrent le Nil de bateaux. Le fellah (paysan) sert aujourd'hui la cupidité de Mohammed Ali comme il obéissait jadis à l'orgueilleuse volonté qui faisait construire les pyramides.

Des enfans entièrement nus, des femmes couvertes de haillons, des hommes enveloppés dans un reste de manteau brun, des chiens qui vous poursuivent, tandis que tous les habitans s'enfuient à votre approche: voilà ce que M. de Forbin rencontra constamment depuis le Caire jusqu'à Louqsor. Il rencontra un grand nombre de Maugrebins qui revenaient de la Mecque par Djedda et Cosseyr. Ce sont de tous les Musulmans les moins civilisés et les plus fanatiques, ceux dont les procédés sont les plus grossiers et les plus insultans; quelques-uns, accablés de fatigue, étaient étendus sur le sable, et retrouvaient des forces pour vomir des injures contre les chrétiens.

Les ruines de Thèbes frappent encore d'étonnement; du sommet d'un portique de cette ville gigantesque on aperçoit les villages renfermés dans son enceinte, Louqsor, Karnak, Medamoud, les restes des quais qui bordaient le Nil: de l'autre, côté du fleuve, Quournah, Medquet-abou, et ces montagnes dont les flancs creusés de toutes parts renferment tant de générations, et cette vallée de Biban-el-Molouk que les rois s'étaient réservée pour leur dernière demeure.

Des plaines immenses sont couvertes d'avenues de sphinx qui dirigent encore le voyageur vers des temples qui semblent être l'ouvrage des génies. Des portes de quatre-vingts pieds de haut cou-

vertes d'hiéroglyphes précèdent ces temples dont les sanctuaires mystérieux furent jadis fermés à tous les regards : des cours entourées de portiques, ajoute M. de Forbin, des milliers de colonnes sculptées défient les sables du désert de pouvoir jamais les ensevelir; elles soutiennent encore ces pierres d'une inconcevable grandeur couvertes de tous les signes de la religion qui les éleva. Une foule d'obélisques d'une admirable conservation sont dispersés parmi les autres monumens; partout la grandeur vous impose, partout le fini vous étonne.

Le petit village de Louqsor est construit dans un coin du grand temple. Des maisons de boue et de paille sont plaquées contre la base de ces colonnes éternelles; la vache et la cavale de l'Arabe sont attachées au pied des sphinx.

En descendant le Nil, on voit à une demi-lieue de sa rive gauche et à un mille environ d'une chaîne de rochers assez escarpés, le temple de Denderah: les vestiges d'une ville copte entièrement déserte l'entourent et couvrent sa plate-forme. Ce temple est beaucoup mieux conservé que ceux de Thèbes. Les peintures qui ornent le plafond du péristyle sont encore brillantes. On y remarquait ce zodiaque fameux qui a occasionné de si longues discussions entre les savans, et qui a été apporté à Paris en 1822.

Le temple de Denderah est incontestablement le plus admirable et le mieux conservé de tous les monumens égyptiens dont il est le type et le modèle.

« Rien n'est si doux pour un Français, dit M. de Forbin, que de recueillir l'expression des regrets laissés par l'armée française en Egypte. J'ai déjà entendu la voix de la postérité; on sait ce qu'elle dira du noble caractère de Kléber, de la justice et de la modération de Desaix. Le fils du malheureux fellah a recueilli l'héritage de ce grand souvenir; il saura le transmettre à ses enfans. Voilà le seul monument de cette glorieuse campagne qui soit demeuré en Egypte; celui-là du moins ne sera pas renversé par la jalouse envie de nos rivaux. .... Le pacha d'Egypte est très-juste envers l'armée française, et parle avec admiration de la bataille des Pyramides, du combat d'Aboukir, de la bataille d'Héliopolis. Il raconte des traits de générosité, des traits spirituels de nos soldats. En général, les orientaux portent un grand respect au sentiment qui fait braver la mort sans abuser de la victoire. »

Des réflexions pénibles se présentent toujours à l'esprit quand on voyage en Egypte. On se dit à soi-même, suivant l'expression de Savary: Ces riches contrées où florissaient autrefois les arts et les sciences sont occupées par un peuple

ignorant et barbare qui les foule aux pieds. Le despotisme écrase de son sceptre de fer le plus beau pays du monde ; il semble que les malheurs des hommes croissent en proportion des efforts que la nature a faits pour les rendre heureux.

A l'extrémité méridionale de l'Égypte, on trouve Assouan, l'ancienne Syené ; elle n'est guère plus considérable que les autres villes de la Haute-Égypte ; elle a pourtant, indépendamment de ses mosquées, une citadelle. Ce qui la rend surtout remarquable, c'est qu'elle est au point où se termine la première cataracte du Nil.

L'île d'Eléphantine, vis-à-vis de Syené, est célèbre par sa beauté ; des bois, des jardins, des moulins, des ruisseaux, des rochers, concourent à en faire un lieu charmant.

A l'extrémité méridionale de l'île sont des restes d'architecture égyptienne. Les habitans de l'île de Philæ sont les plus grossiers des Arabes de ces contrées. Huit temples sont amoncelés sur ce petit espace. Ils frappent par leur grande dimension et leur magnificence. On dirait que les Égyptiens ont voulu, par ces monumens, donner une haute idée de leur pays aux voyageurs qui venaient de contrées plus méridionales ; mais après avoir quitté l'Égypte, en allant au sud, on trouve des édifices encore plus vastes.

---

## NUBIE.

---

AUTREFOIS les voyageurs qui visitaient l'Égypte s'arrêtaient ordinairement aux cataractes. Des obstacles de tout genre les empêchaient de pénétrer plus au sud. L'expédition française était allée un peu au-delà de la première cataracte ; antérieurement à cette époque, Norden avait réussi à remonter le Nil jusqu'à Deir, point où ce fleuve, s'écartant de la ligne du nord au sud, fléchit à l'ouest.

Aujourd'hui l'on remonte sans difficulté le Nil à une distance considérable au-delà de la première cataracte ; M. Legh, M. Light, et d'autres voyageurs sont allés plus loin que Norden ; M. Gau a pu examiner attentivement, dessiner et décrire les beaux monumens qui s'élèvent sur les deux rives du fleuve ; Burckhardt s'est enfoncé très-avant dans la Nubie ; enfin des circonstances particulières ont permis à M. Cailliaud et à M. English de pousser leurs courses jusqu'à une distance considérable dans le sud.

La hauteur des cataractes du Nil, si célèbres chez les anciens, a été singulièrement exagérée, car elle n'est que de quatre à cinq pieds ; elles